

LE HAUT DE LA FALAISE

Il y a des hauts et aussi des bas. Et pas que des bas noirs sur une peau bien blanche. Des incertitudes existent qui ne se voient pas forcément à l'œil nu, même pour le plus fin des observateurs. Pour autant, elle était belle et brune de partout. Je ne sais pas, je ne sais plus comment nous en sommes arrivés là, en haut de la falaise de Carteret dans le département de la Manche. Un commencement quelque part dans la nuit, une fête chez de vagues connaissances. Oui, il n'y avait pas de boîte de nuit dans les environs. A moins que ... cela me revient. Il devait y avoir un night-club sur la route de Portbail déjà en ces temps reculés, où tous les jeunes du coin se retrouvaient pour danser et boire, non loin d'une grande plage bordant le rivage. Nous avons dû nous rencontrer là-bas à la réflexion, accoudés au comptoir comme deux piliers à siroter du gin pamplemousse. J'ai probablement dansé cette nuit-là parce que j'aimais bien bouger mon corps à cette époque de mon adolescence, de préférence devant des glaces. Sur des rythmes de funk des années 80 avec tout l'attirail, chemise hawaïenne rose à fleurs et bandana, jean serré en bas et Stan Smith blanches, sans oublier le mousqueton à la ceinture chargé de clés inutiles. Temps merveilleux des premières cigarettes, des premiers flirts, des premières galoches, des premières croupes prises dans l'air doux des nuits estivales. Oui, nous avons guinché comme des dieux, comme des bêtes assoiffées de liberté et de sensations un peu fortes. Je ne me souviens plus de son prénom mais je l'appellerais quand même Virginie, like a virgin. Déesse brune intense et vierge, jamais conquise. Une robe sombre, des bas noirs, des ballerines foncées, deux pupilles fascinantes teintées à l'encre de chine, des dessous obscurs et une chevelure ténébreuse hallucinante, faite de boucles sauvages et d'entrechats. Virginie avait tout juste dix-sept ans et était d'une beauté ahurissante, quasi irréelle. Et c'est sur moi cette nuit-là qu'elle jeta son dévolu pour que sa virginité soit brisée.

"Sais-tu me dit-elle qu'avant le verbe fut l'image ? Il a fallu mettre des mots sur le contenu de nos productions. Sais-tu que les parois du décor sont les murs de l'univers ? Sais-tu que nous sommes comme des petits objets articulés, des fantômes invités sur une scène éclairée par une lumière venue des entrailles du cosmos ? Sais-tu que rien n'est, ni n'existe ? Sais-tu qu'il n'y a rien, même pas l'amour ? Que tous ces gens autour de nous vivent pour rien, vivront pour des illusions ? Et que seule la mort arrête tout ça ?"

Sur la plage, alors que nous déambulions les pieds nus dans les vaguelettes rejetées par la mer incertaine, je lui ai répondu que je savais tout ça du haut de mes seize ans mais que je souhaitais quand même y croire, croire que l'amour était envisageable. Et que ce serait le seul intérêt de mon existence que de tenter le trouver le plus possible. Sinon, je pourrais toujours continuer à rêver.

Et c'est ainsi qu'au tout petit matin, après une nuit d'effluves sensuelles et de délires sensés, Virginie me demanda de la raccompagner chez elle, dans sa tente en haut de la falaise. Etrange mon ange. Cet été, je me trouvais en possession d'une moto de 50 cc, le genre de bolide débridé qui se conduisait alors sans permis. Quelqu'un de confiant avait dû me la prêter pour le temps des vacances. C'est donc avec plaisir que j'enfourchais mon engin, pressant ma cavalière de monter derrière moi. En quelques secondes, je me suis senti le roi du monde, le prince de l'aurore. Quelques coups d'accélérateur sur les routes du bocage normand, quelques frémissements éphémères, une passagère lascive s'agrippant à mes parois abdominales et cela avait suffi pour me sentir comblé.

Rien de tel que des vrombissements répétés pour mettre le corps d'une jeune demoiselle dans un état propice à l'amour.

Ce fut donc vrai, Virginie avait planté une tente sur le haut de la falaise, dans le jardin d'une propriété qu'une relation avait mis à sa disposition. Je n'ai jamais su où elle vivait vraiment, d'où elle venait. Peut-être m'était-elle apparue entre deux vapeurs d'alcool comme descendue du ciel ou sortie des eaux, profitant de l'opacité trouble de la nuit. Plusieurs fois, j'ai effleuré sa peau d'une blancheur étonnante pour m'assurer que je ne rêvais pas, qu'elle était bien réelle.

Elle me convia à pénétrer dans l'habitable restreint. Je n'ai pu que me tenir allongé et très vite je fus nu comme un ver luisant de milles envies. Je perdis alors conscience du temps, je ne sais plus combien d'heures notre étreinte dura. Peut-être une éternité. Au bout de laquelle je finis par me réveiller après m'être assoupi. Ma première pensée revint sur le visage de Virginie ayant exprimé la jouissance. La plus belle et la plus aboutie qu'il m'ait été donné de voir durant toute mon existence. Quel merveilleux spectacle, quelle image sublime ! Je revis également son corps fébrile comblé par mes faveurs ardentes. Elle avait disparu.

Le temps de me rhabiller, de sortir de la couchette et de regarder tout autour de moi. Il faisait ce matin-là un temps splendide. La lumière était d'une précision redoutable, le ciel d'un bleu profond presque foncé. Au sud, la plage surveillée commençait à se remplir d'êtres miniatures comme dans une peinture naïve. De l'autre côté, l'étendue de sable restait toujours aussi déserte et immaculée, à perte de vue. Au loin, les îles anglo-normandes de Jersey et de Guernesey apparaissaient clairement, parfaitement découpées au-dessus de la ligne d'horizon. La mer avait entamé une nouvelle chevauchée fantastique, le point culminant allait être pour midi. Aucune trace de Virginie. Et pourtant, je n'ai ressenti sur le moment aucune inquiétude tellement je me sentais rempli de l'amour que nous avions divinement partagé.

Je repris ma moto et rentrais chez moi, dans la maison de campagne que ma mère et mon beau-père avait acheté en commun à la Haye-d'Ectot, petit village de quelques âmes parfois bruyantes la nuit, surtout sur le coup de 6h25. Mais où était donc passée Virginie ?

Le lendemain matin, allant au bourg de Barneville pour acheter un roman policier, mon attention fut attirée par un encart sur la une d'un quotidien local. Une jeune fille inconnue dans la région a été retrouvée morte noyée. La probabilité qu'elle se soit jetée du haut de la falaise ne semblait pas faire l'ombre d'un doute. Le corps revêtu d'une robe noire avait dû prendre la mer le temps de la marée haute avant de revenir s'échouer sur la plage nord. Un chien qui passait par là avait reniflé la présence du cadavre fraîchement ramené sur la terre ferme, suivant les courants en vigueur dans les parages. Le journaliste de l'endroit indiquait qu'elle avait dû se fracasser la tête sur une pierre en arrivant en bas de la falaise. Le suicide semblait être la raison de la mort, selon les gendarmes car le corps ne présentait aucune marque de blessures causées par autrui. Et pour cause, on n'a jamais vu des caresses faire des bleus.

La tente ? C'est donc avec anxiété que j'ai attendu la suite des opérations. Apparemment, il ne fut jamais question de la tente qui avait semble-t-il été ramassée par le propriétaire des lieux et qui peut-être était informé du funeste dessein de Virginie. Les mots de notre nuit remontèrent à mon esprit, il était cohérent qu'elle ne laisse aucune trace de son passage sur cette terre. Prendre l'amour et partir de suite, sans attendre les restes, sans ramasser les miettes. Ce fut sa seule conscience. Rien d'autre ne fut suspecté.

Vision étrange d'un corps sans matière. Son fantôme se présente parfois comme une image qui est là, que je n'aperçois pour ainsi dire jamais et qui ressurgit sans prévenir dans l'épaisseur, dans la densité du noir de mes projections. Je la vois les yeux fermés qui hante l'ellipse sombre de mon esprit, qui danse au cœur de la nuit sidérante à la vitesse de la lumière.

